

Les tribulations d'un Messin en Chine : le capitaine Charles de Lardemelle dans la guerre des Boxers (1900)

Parmi les nombreux officiers auxquels Metz a donné le jour, figure le général Charles de Lardemelle, futur gouverneur de Metz (1922-1929). Né le 5 mai 1867, place Saint-Martin, d'un père percepteur à Saint-Julien, il est issu de deux illustres familles installées à Metz depuis le milieu du XVIII^e siècle : les de Lardemelle et les de Turmel¹. À sa sortie de Saint-Cyr en octobre 1887, il est affecté comme sous-lieutenant au 1^{er} bataillon de chasseurs à pied de Verdun, où il se fait remarquer par son autorité et son aptitude au commandement. Il est promu lieutenant le 15 mai 1891, et entre à l'École Supérieure de Guerre le 15 avril 1892 : il en sort breveté deux ans plus tard. Stagiaire à l'état-major de la division d'Alger, de Lardemelle est nommé capitaine le 30 décembre 1895, avant de rejoindre en octobre 1896 le 6^e corps d'armée de Châlons, où il devient l'officier d'ordonnance du général Hervé. Au mois de mai 1898, il effectue une période d'instruction à l'Établissement central d'aérostation de Chalais-Meudon. Ses supérieurs voient déjà en lui un officier de grand avenir : c'est en Chine que sa carrière prend un premier virage et qu'il se révèle comme un chef d'état-major prometteur...

Le 29 décembre 1899, le capitaine de Lardemelle est mis à la disposition du ministre des Colonies pour être adjoint au colonel Joffre, qui vient d'être nommé commandant des troupes envoyées à Diego-Suarez, à Madagascar. Pendant un mois, il participe, au Pavillon de Flore à Paris, à la préparation du plan de transport du personnel et du matériel, confirmant dans cette mission de grandes qualités de dévouement et d'intelligence. Le 10 février 1900, le gouvernement ayant modifié ses projets malgaches, il quitte ses fonctions pour rejoindre l'état-major des troupes d'Indochine sous le commandement du général Borgnis-Desbordes, et embarque le 25 février à Marseille à destination de Haïphong. Dans une lettre adressée au commandant en chef des troupes d'Indochine le 22 février 1900, le général Jamont lui recommande le jeune capitaine :

« Vous pouvez l'utiliser où vous le jugerez utile, car il est actif, zélé, intelligent et résolu. Par-dessus le marché il est un gai et aimable compagnon de caractère facile et loyal, qui a trouvé partout de bienveillantes sympathies »... qualités que, très vite, de Lardemelle va une nouvelle fois démontrer au cours de la campagne de Chine.

Celle-ci, plus connue sous le nom de *Guerre des Boxers*, et a été immortalisée par le film *Les 55 jours de Pékin*². Charles de Lardemelle prend part à l'expédition entre le début de juillet et l'automne de l'année 1900 comme chef d'état-major mais aussi comme combattant. Il a laissé, retrouvés dans les archives de la famille à Nancy, deux précieux mémoires, écrits à son retour en France, qui nous éclairent à la fois sur son rôle en diverses circonstances, et sur ses rapports, assez conflictuels, avec le général

¹ Les deux familles se sont unies par mariage en 1827. Charles est l'arrière-petit-fils de Joseph de Turmel, maire de Metz sous la Restauration, et le petit-fils d'Anne de Turmel, dont les Messins donneront le nom à la petite cloche de la cathédrale – *Mademoiselle de Turmel*.

² Voir l'excellent ouvrage de Bourgerie (R.) et Lesouef (P.), *La guerre des Boxers (1900-1901)*. Tseu Hi évite le pire Editions Economica, Paris, 1998, 222 pages.

Frey³. Disons-le d'emblée : cette campagne lui laissera un souvenir amer et désenchanté, tant sur le plan de sa santé physique que sur le plan matériel et surtout de ses ambitions de carrière.

Le 24 juin 1900, la situation s'étant aggravée en Chine (le siège des légations de Pékin par les réguliers chinois et les Boxers a commencé le 19, et la colonne Seymour, première force internationale, a dû battre en retraite sur Tien-Tsin), le général Borgnis-Desbordes décide d'envoyer depuis Hanoï une force, dite du *Petchili*, aux ordres du colonel de Pélacot, commandant du 9^e régiment de Marine, et lui adjoint comme chef d'état-major le capitaine de Lardemelle. Le lendemain, à la tête du 1^{er} bataillon de son régiment (le bataillon du Tonkin), de Pélacot quitte Hanoï pour Haïphong et embarque à bord de l'*Eridan*, avec l'ordre de rejoindre à Amoy les deux unités en provenance de Saïgon, le 2^e bataillon du 11^e RIMA (le bataillon de Cochinchine) et la 13^e batterie de montagne, ce qui au total constituera une force de 2000 hommes environ. A peine débarqué à Takou le 7 juillet, il rencontre, accompagné par de Lardemelle, le contre-amiral Courrejoles, commandant en chef de la division navale, qui lui ordonne de partir dès le lendemain pour Tien-Tsin avec le bataillon du Tonkin, en remontant le fleuve Peï-Ho. L'arrivée dans la ville, le 9, ne présage rien de bon : « La chaloupe aussitôt accostée, écrit le colonel de Pélacot, je saute à terre suivi par le capitaine de Lardemelle. Mais à peine avons-nous posé le pied sur le sol qu'un obus tombe à côté de nous, et coupe le bras à un matelot. Nous n'avons heureusement aucun mal, le capitaine de Lardemelle et moi. »⁴ Le bataillon est immédiatement engagé dans la défense des Concessions puis, le 11, dans les sanglants combats de la

gare que les Chinois attaquent violemment. Le colonel de Pélacot charge de Lardemelle et le commandant Vidal (attaché militaire en Chine) de négocier avec les chefs alliés l'attaque des positions chinoises. La bataille de Tien-Tsin vient de commencer : elle va durer jusqu'au 14 juillet. Quel rôle y joue Lardemelle ?

Un rôle suffisamment actif et courageux pour que, le 20, le colonel de Pélacot le propose pour le grade de chef de bataillon (proposition déjà faite le 25 mai alors que de Lardemelle se trouvait en Indochine⁵) : « A déployé pendant le combat du 11 juillet et pendant la bataille du 13 la plus grande activité, et a porté à plusieurs reprises les ordres du commandant du corps expéditionnaire en traversant un terrain criblé de projectiles. A montré la plus grande bravoure et à la bataille du 13 et a eu la manche droite de son veston traversée par une balle qui l'a légèrement contusionné. » Dans l'un des deux récits qu'il écrira quelques mois plus tard sur la campagne de Chine, de Lardemelle racontera cette fameuse journée : « Le 13 juillet 1900, les alliés ont exécuté une attaque de vive force sur la cité chinoise de Tien-Tsin. C'est moi qui fis la reconnaissance de la position sous une grêle de balles, et ce fut sur mon compte-rendu et d'après mes indications que les troupes françaises furent engagées... Français et Japonais eurent bientôt pénétré dans les faubourgs, flanqués à distance et en arrière par les Anglais et les Américains. Mais le mouvement en avant au milieu des maisons fut vite enrayé ; les pertes étaient considérables, et il fut évident que, privés de moyens pour faire brèche dans la cité chinoise, nous ne pouvions plus espérer voir réussir l'attaque de vive force. Le général anglais émit l'avis qu'il fallait se retirer. Je n'avais rien à dire, mais qui me critiquera ?

³ *Mon rôle dans trois circonstances graves de la campagne de Chine et Mes rapports avec le général Frey pendant la campagne de Chine*, dont sont extraits les différents passages cités dans les pages qui suivent.

⁴ *Expédition de Chine de 1900 jusqu'à l'arrivée du général Voyron*, Paris, Ch. Lavauzelle, 1901, 285 pages, page 60.

⁵ « Animé d'un excellent esprit militaire et doué d'une compréhension vive et d'une grande faculté d'assimilation. Il a de l'initiative et un grand désir de se signaler et de prendre part à des actions de guerre. » (Commandant Leblois)

... Je criai qu'il fallait rester coûte que coûte sur place, et que les Chinois seraient vaincus, non par le feu et la baïonnette, mais par notre ténacité. Mon ton et mon assurance déterminèrent les hésitants : on resta. Les troupes restèrent pendant dix heures de jour sous une grêle de balles sans répondre, se couvrant comme elles pouvaient et se tenant prêtes simplement à repousser toute contre-attaque chinoise. Puis vint la nuit, pendant laquelle on pouvait se retirer sans danger. On resta encore... Ce furent les Chinois qui se retirèrent : la cité de Tien-Tsin fut évacuée pendant la nuit, et nous y entrâmes le lendemain à la pointe du jour. »

Dix jours plus tard, le 25 juillet, le général Frey, qui vient d'être nommé nouveau commandant en chef du corps expéditionnaire français, arrive à Tien-Tsin. Lardemelle rejoint son état-major, au sein duquel figure un autre Messin, le capitaine Jean Paul Sicre, qu'il a connu à Saint-Cyr⁶. Désormais le corps français forme une brigade, composée d'un régiment d'infanterie de marine à trois bataillons sous les ordres du colonel de Pélacot, et d'un groupe d'artillerie de marine. Mais, entre Lardemelle et Frey, le courant ne passe pas, et d'emblée leurs rapports sont mauvais : « Dès son arrivée, écrit Lardemelle, le général a nettement témoigné sa jalousie et son antipathie pour le colonel de Pélacot, et il m'a englobé dans cette antipathie... Le 4 août, veille du combat de Peï-Tsang, les troupes françaises bivouaquaient avec les troupes russes sur les bords du canal de Lutaï. Le général russe Stessel met à la disposition du général Frey une grande tente conique. Ce dernier entre dans la tente avec les deux capitaines d'infanterie de marine qui avec moi composaient tout son état-major, et me laisse à la porte. Je me couche par terre, et passe la nuit sous la pluie. »

Quel rôle de Lardemelle joue-t-il dans les combats de Peï-Tsang et de Yang-Tsoun, et dans la bataille de Pékin ? Quel

jugement porte-t-il sur la manière dont se déroulent les opérations ? Le mouvement vers Peï-Tsang, à une dizaine de kilomètres de Tien-Tsin, commence le 3 août le long des deux rives du Peï-Ho, avec une force d'environ 18 000 hommes, dont 1000 Français aux ordres du général Frey. Il est prévu que ces derniers marcheront de concert avec les Russes du général Linévitch, les Allemands, les Autrichiens et les Italiens le long de la rive gauche du fleuve, et seront divisés en deux colonnes : l'une sous le commandement de Pélacot, l'autre sous les ordres du général Frey en personne. Le capitaine de Lardemelle n'est pas tendre envers celui-ci, dont il réduit le rôle à sa plus simple expression : « Le 5 août, jour du combat de Peï-Tsang, (il) disparaît à la pointe du jour avec une compagnie et une batterie dans le but de tenter sur les arrières des Chinois une diversion qu'il ne fait pas d'ailleurs. On ne le reverra que le lendemain. Il laisse le gros des troupes françaises, six compagnies et une batterie, au colonel de Pélacot, auquel il m'adjoint, avec ordre de suivre les troupes russes qui doivent passer de la rive gauche sur la rive droite pour y seconder l'attaque des Japonais... Après une marche très pénible exécutée sous une chaleur torride, les troupes russes et françaises, très fatiguées, campent le soir en avant de Peï-Tsang. »

Le général russe Linévitch demande alors à s'entretenir, en l'absence du général Frey, avec le colonel de Pélacot. Il lui annonce que le lendemain il continuera la poursuite des forces chinoises, et souhaite que les troupes françaises appuient son mouvement. Pélacot, qui n'a pas reçu d'ordres de son supérieur (ignorant même où il se trouve), estime que, en raison de leur état de fatigue et faute de vivres, il est nécessaire que ses hommes rebrousse chemin vers Tien-Tsin. C'est à ce moment que de Lardemelle intervient pour persuader Pélacot d'agir dans le sens souhaité par les

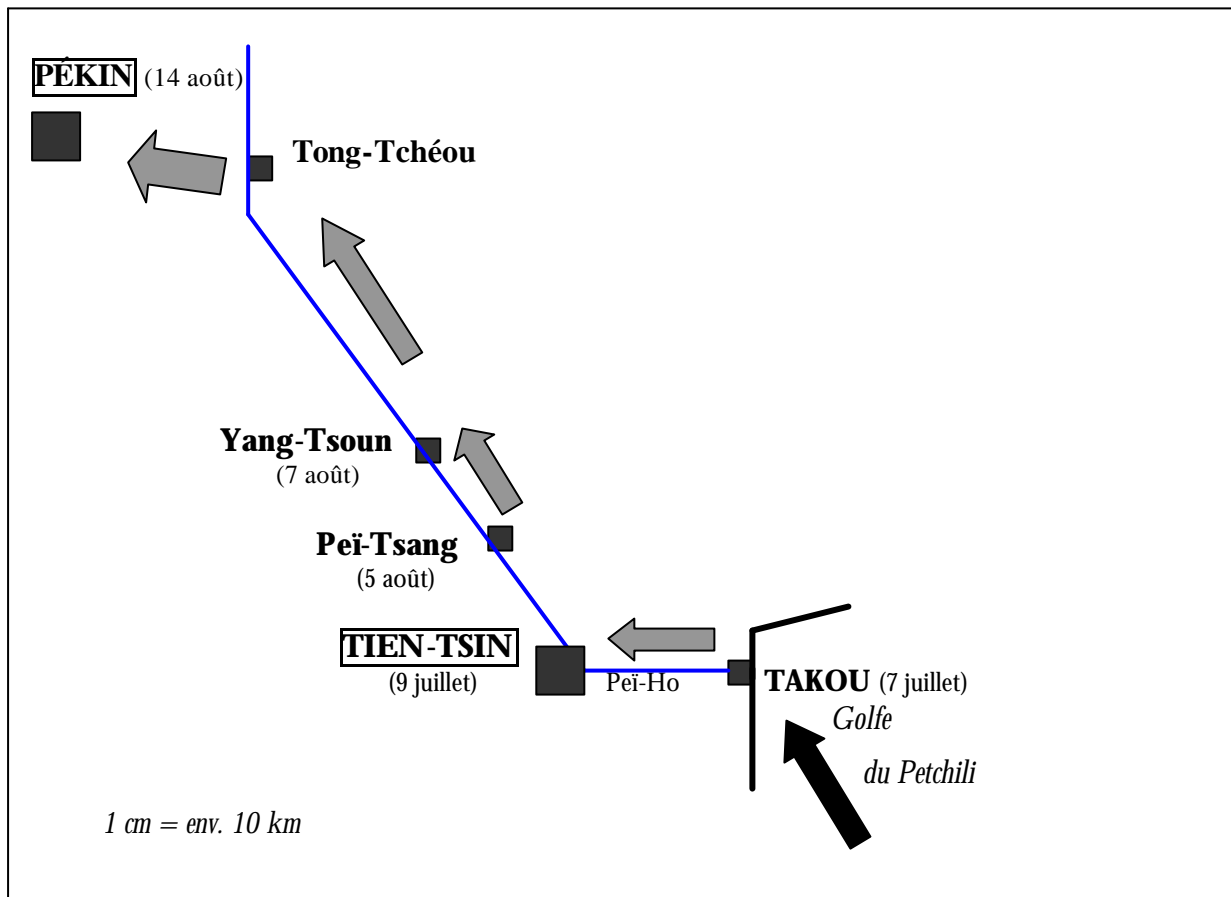
⁶ Un autre Lorrain participe à la campagne de Chine, le capitaine (et futur général de division) Camille Benoît, né à Lorquin en 1871, qui fait partie de la brigade d'artillerie de marine.

Russes : « J'emmène le colonel de Pélacot à l'écart, écrit-il, et je le supplie de céder aux instances du général Linévitch et de marcher le lendemain avec les Russes sur Pékin... Il faut prendre les meilleurs éléments, former cette nuit quatre compagnies avec six, renvoyer à Tien-Tsin les éclopés et donner au général Linévitch l'appui d'un bon bataillon et de deux batteries... Je dis que pas un gouvernement ne pardonnera de ne pas être partis pour Pékin avec les autres, et d'avoir résisté aux instances du général Linévitch. Dût-il n'arriver que quatre hommes et un caporal devant Pékin, il faut que le drapeau français soit représenté le jour où les alliés y entreront. Le général Linévitch, faisant appel à tout ce qu'il savait de la langue française, s'avança vers le colonel de Pélacot, les mains tendues, et lui dit : *Allons, Russes-Français, Français-Russes, Pékin !* et le colonel répondit simplement : *Mon général, vous aurez demain avec vous un bataillon et deux batteries de troupes françaises.* » De Lardemelle, qui ne retire de son intervention aucun titre de gloire, estime simplement avoir joué son rôle de chef d'état-major, « qui éclaire, propose et conseille », une conception qu'il aura l'occasion, en 1914, d'appliquer à une autre échelle et en d'autres circonstances !

Le 6 août, les forces alliées se mettent en marche vers Yang-Tsoun. Au cours de cette journée, si l'artillerie française se fait remarquer à nouveau pour son efficacité, l'assaut est surtout mené par les Russes, les Anglais, les Américains et les Japonais. Mais un nouvel incident oppose de Lardemelle au général Frey, sans doute ulcéré des décisions prises au cours de la nuit en son absence : alors qu'il a ordonné un mouvement tournant que de Lardemelle juge sans objet (« A plusieurs reprises je lui signale l'inanité de cet effort »), Frey humilie publiquement le jeune capitaine, qui note : « Furieux d'avoir manqué sa journée, il déverse sa bile en m'apostrophant avec la

dernière violence devant le front des troupes. Cette algarade dure quelques minutes, de manière qu'elle ne passe pas inaperçue. »... Frey haïrait-il de Lardemelle à ce point ?

On pourrait le penser à la lecture des notes de celui-ci relatives aux événements ultérieurs. Le 7 août, un conseil de guerre tenu à Yang-Tsoun entre les généraux alliés décide la poursuite immédiate de la marche sur Pékin, à l'exception momentanée des Français, qui garderont Yang-Tsoun en attendant l'arrivée de leurs renforts d'Indochine et de France. Le général Frey, qui avait regagné Tien-Tsin pour préparer ses unités pendant que Pélacot demeurait à Yang-Tsoun, rejoint donc les forces alliées devant Tong-Tchéou le 12 août, avant de marcher avec eux sur Pékin, où il parvient le surlendemain. Des journées qui ne laisseront pas à de Lardemelle le meilleur des souvenirs : « Après l'arrêt de quelques jours que le général Frey fait subir aux troupes françaises à Yang-Tsoun, écrit-il, celles-ci sont obligées de faire des marches forcées pour rattraper les alliés qui ont continué sur Pékin. Pendant ces longues marches, qui ont lieu souvent la nuit, (il) me fait toujours marcher à l'endroit le plus exposé, en tête avec deux cavaliers pour assurer la direction. Je suis très fier de cette marque de confiance, mais je constate qu'il n'y a jamais eu aucun roulement entre moi et mes camarades pour remplir cette mission d'abord, et plus tard pour remplir toutes les missions présentant un danger réel ou supposé. Le jour où les alliés doivent faire la dernière marche Tong-Tchéou – Pékin, le général décide qu'il n'y a aucun danger, et que je partirai avec le campement (six hommes) à minuit trente pour aller chercher un terrain de bivouac à deux ou trois kilomètres de Pékin. La colonne française doit suivre derrière en partant à une heure trente. Inutile de dire que mon détachement de campement a dû se transformer en détachement de reconnaissance, avec coups de fusil à la clé. »

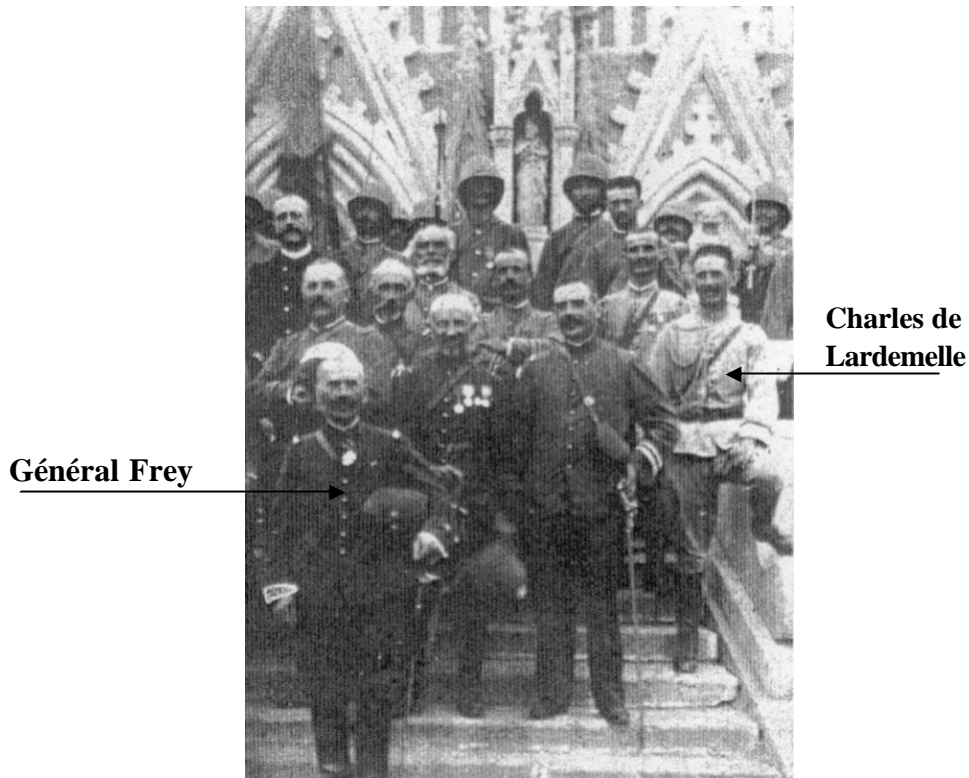


L'expédition de Chine (juillet - août 1900)

Les Français parviennent donc à Pékin le 14 août 1900, derniers arrivés à la suite des autres alliés. Preuve du caractère désordonné de l'entrée de la force internationale dans la capitale impériale et du manque de communication en son sein, le 15 vers 18 heures les canons français s'apprentent à bombarder la ville tartare alors que les Américains y sont déjà et que les Japonais approchent du palais impérial ; l'intervention in extremis du général américain Chaffee empêche ce qui aurait pu se transformer en incident diplomatique ! Plus urgente est la délivrance du Pé-Tang, où M^{gr} Favier, évêque de Pékin, est assiégé depuis le 16 juin avec 14 prêtres européens, 8 prêtres chinois, 111 séminaristes chinois et plus de 300 chrétiens. Le général Frey prend le commandement de l'opération, pour laquelle il reçoit l'aide d'un bataillon russe

et d'un demi-bataillon anglais. Le capitaine de Lardemelle prend part à l'assaut du 16 août, dont Mgr Favier relate ainsi les derniers moments dans son journal : « On vit une nouvelle troupe, habillée de bleu, s'avancer rapidement avec de l'artillerie. – *Cette fois, me cria-t-on, plus de doute, ce sont les Français...* Les soldats d'infanterie de marine entrés au Pé-Tang avaient eu le temps de traverser notre établissement et d'aller prendre la grande barricade à revers, après avoir escaladé, brûlé les maisons crénelées et passé leurs défenseurs à l'arme blanche. La bataille était finie ; plus de 800 cadavres de Boxers ou de réguliers chinois gisaient à terre ; nous n'avions à déplorer que deux hommes tués et trois blessés... Nous étions délivrés, et délivrés par des soldats français ! »⁷

⁷ Cité dans BOURGERIE (R.) et ESOUÉF (P.), *La guerre des Boxers, o.c.*, page 202.



Le capitaine de Lardemelle avec le général Frey et les officiers français devant la cathédrale de Pékin (Coll. de Lardemelle)

Le même jour, les alliés achèvent de nettoyer divers quartiers de la Cité interdite encore tenus par les Chinois. C'est ainsi que, sur l'ordre du général Frey, de Lardemelle prend possession du Mé-Chan (la colline artificielle construite en charbon au nord du palais impérial) avec les débris d'une compagnie, soit douze hommes et un capitaine : « Pour donner une idée de l'impression que pouvait produire un ordre semblable à ce moment, écrit Lardemelle, voici la façon dont le capitaine m'a interpellé quand je l'ai prié de me suivre : *Mais vous êtes fou ! Nous y resterons tous !* Je lui ai répondu : *Je ne vous demande pas votre avis. J'ai l'ordre de vous emmener, je vous emmène !* Et je suis allé prendre possession du Mé-Chan et du palais des Ancêtres. »

Entre la prise de Pékin et son rapatriement en France au début du mois de

novembre 1900⁸, le capitaine de Lardemelle continue à jouer un rôle actif, mais de nature plus politique et diplomatique que proprement militaire, dont il s'explique dans ses deux mémoires. Un nouvel élément est intervenu entre temps, avec l'arrivée à Tien-Tsin, le 22 septembre, du général de division Voyron, nommé le 11 juillet commandant en chef d'un corps expéditionnaire réorganisé et désormais fort de 17 000 hommes, formé pour l'essentiel de deux brigades d'infanterie. La 1^{ère} de ces brigades, composée des 16^e, 17^e et 18^e régiments d'infanterie coloniale, reste confiée au général Frey. Fatigué et malade, celui-ci a dû quitter Pékin et regagner Tien-Tsin, où il reçoit les nouvelles troupes. Quant à de Lardemelle, il est resté dans la capitale chinoise où, à la fin du mois de septembre, il est chargé d'une mission d'importance par Pichon, ambassadeur de France à Pékin :

⁸ A-t-il pu rencontrer le lieutenant-colonel Franchet d'Espérey, son futur supérieur en 1914-1915, arrivé à Pékin à la fin du mois d'octobre 1900, membre de la Commission internationale chargée d'administrer la ville de Pékin ? Voir à ce sujet : AZAN (Général Paul), *Franchet d'Espérey*, Paris, Flammarion, 1949, pages 35-37.

l'aider à faire retarder l'évacuation de la ville par les Français, évacuation souhaitée par le Quai d'Orsay et à laquelle le général Frey était favorable. Or, Pichon et de Lardemelle y sont opposés, estimant que c'était par là servir les intérêts russes en Extrême-Orient au détriment de ceux de la France. Tandis que le ministre de France tente d'obtenir de Paris qu'il revienne sur sa décision, de Lardemelle se rend à Tien-Tsin porteur d'une lettre de Pichon au général Voyron, non sans en avoir informé le général Frey, qui s'en remet à la décision de son successeur à peine débarqué. Celui-ci reçoit quelque temps plus tard les nouvelles instructions de Paris : maintenir une présence militaire française à Pékin durant les pourparlers diplomatiques, porter secours à certaines missions catholiques, occuper, dans un but symbolique, les tombes des dynasties impériales, enfin et surtout assurer la protection du chemin de fer Pékin-Hankéou : « On s'empara, écrit de Lardemelle, de Pao-Ting-Fou et des tombeaux impériaux, on fit quelques marches militaires pour dégager les chrétiens, et dès lors les pourparlers purent être engagés avec quelque chance d'aboutir. Si Pékin avait été évacué fin septembre 1900, le traité de paix ne serait pas encore signé. »

Lorsque les alliés adressent leurs exigences au gouvernement impérial, le 22 décembre 1900 (elles seront acceptées et signées le 16 janvier 1901), Charles de Lardemelle vient à peine de rentrer en France, épuisé par la dysenterie et moralement aigri. Déjà affaibli par une lésion au poumon droit contractée en Algérie, et très anémié par son séjour au Tonkin, il subit, peu après les combats de Tien-Tsin, une atteinte sérieuse de dysenterie. Mais il refuse de se laisser évacuer et se soigne tant bien que mal, à tel point qu'au début de l'automne 1900, il ne pèse plus que 54 kilos. Au mois de septembre, le médecin principal de la marine Philip, chef de santé du corps expéditionnaire, estime qu'il y a lieu de le rapatrier rapidement. Mais le général Frey

ne semble pas décidé à voir partir de Lardemelle, et au cours du mois d'octobre il lui confie encore deux missions, l'une auprès de l'amiral Courrejoles au sujet des parts de prises, la seconde à Pékin auprès de M^{gr} Favier ; bien plus, il lui donne l'ordre de faire une demande pour obtenir le commandement d'une compagnie dans l'un des régiments du corps expéditionnaire. De Lardemelle a beau lui expliquer qu'il se trouve dans un état d'épuisement ne lui permettant pas de subir un hiver rigoureux, il s'entend dire : « Vous n'êtes pas ici pour discuter. Si dans une heure je n'ai pas votre demande vous aurez quinze jours d'arrêts de rigueur ». Le jeune capitaine se soumet, fait sa demande mais, aucune vacance n'existant dans les régiments et les états-majors étant tous pourvus, le général Frey demande son rapatriement... tout en proposant de Lardemelle, à nouveau, pour le grade de chef de bataillon (« Vous l'avez bien mérité », lui dit-il). Le 27 octobre, celui-ci reçoit l'ordre d'embarquer à Takou pour se rendre à Nagasaki, et d'y prendre le premier courrier des Messageries maritimes à destination de Marseille. Il débarque en France au mois de décembre.

Affaibli physiquement, Charles de Lardemelle est rempli de désillusions. Il l'écrira quelques mois plus tard : « Cette campagne ne m'a procuré que des ennuis de toutes sortes sous le rapport de la santé, de l'argent et de l'ambition. » Sa santé, nous l'avons vu, s'est considérablement dégradée, et il subira encore pendant longtemps les séquelles de sa dysenterie. Il ne retire de son séjour en Chine et des services rendus aucun avantage de carrière, puisque, malgré deux propositions pour le grade de commandant, il lui faudra attendre encore six ans pour y accéder ! Seule consolation : il est fait chevalier de la Légion d'honneur le 12 juillet 1901, avec la citation laconique : « S'est fait remarquer par sa bravoure dans les affaires des 11 et 13 juillet 1900 à Tien-Tsin (Chine) ». Financièrement aussi, de Lardemelle est déçu par la manière dont sont traités les officiers du corps expéditionnaire.

Grâce au système des «parts de prises », il s'était vu allouer la somme de 4000 francs, une rentrée d'argent qui lui avait permis de vivre assez largement à Paris (il réside à l'hôtel du palais d'Orsay) au début de l'année 1901. Or, au mois d'avril de cette année, le gouvernement déclare ces parts illégales, et décide que les officiers en ayant bénéficié devront en rembourser le montant, soit en globalité, soit par une retenue de 1/5 sur leur solde. Notre capitaine, ayant déjà

dépensé sa part et ne souhaitant pas voir sa solde diminuée, effectue le remboursement sur ses propres économies. Achevant son mémoire sur son rôle durant la campagne de Chine, il écrit, non sans une certaine philosophie : «La fortune est une jolie femme qui veut bien être violentée, mais avec quelques égards. Elle s'est fâchée, elle se calmera. Et alors je reprendrai la conversation, je l'espère avec quelque chance de succès. »...

La page est tournée, et Charles de Lardemelle peut maintenant penser à la suite de sa carrière, une carrière qui le conduira à la tête de l'état-major de la 5^e armée (Franchet d'Espérey) en 1914, et au commandement successif de la 122^e (1915) et de la 74^e divisions d'infanterie (1916-1918)... et finalement, entre 1922 et 1929, au poste de gouverneur militaire de Metz.

Pierre BRASME



**Le capitaine Charles de Lardemelle
après son retour de Chine**

(Coll. de Lardemelle)